

PHOTOS : STUDIO WILLY RIZZO

COCO CHANEL

*A la reconquête
de sa gloire*





Après des nuits de stress, la patronne se détend juste avant le verdict de la presse. C'est en bottines de cuir noir et en tailleur gansé qu'elle démolit un patron quelques heures avant le défilé : du Chanel tout craché ! Mais tout s'est bien passé, l'équipe peut sacrifier au rituel du champagne petits-fours, rue Cambon.



Pour son « grand retour » dans les années 50, elle avait adoué le photographe Willy Rizzo. Un beau livre présente ses clichés montrant une Grande Mademoiselle en travailleuse acharnée.*

“ Ils étaient aussi disciplinés et travailleurs l'un que l'autre. Voilà pourquoi Coco Chanel et Willy se sont si bien entendus », résume Dominique Rizzo, veuve du grand photographe. Dans la galerie parisienne** au 12, rue de Verneuil qu'ils ont créée ensemble, l'esprit de Willy, décédé en 2013, pétillait encore. Mobilier pop, luminaires chromés, portraits électriques de Brigitte Bardot ou d'Yves Saint Laurent : ce lieu espiègle et smart lui ressemble. Dominique, brune longiligne, offre un expresso et raconte : « A la fin des années quarante et pendant vingt ans, Willy a eu l'idée de photographier une autre Chanel, une Chanel à l'atelier, au travail. Une nouvelle image de Coco, en somme, qui serait susceptible d'effacer l'ancienne. » Le résultat de ce stimulant challenge s'affiche au fil des pages de l'album intitulé *Chanel par Willy Rizzo*. « Hélas, déplore-t-elle, Willy n'a pas eu connaissance du projet car la maladie l'a emporté bien avant que le livre ne voie le jour. Mais la thématique Chanel, il l'avait sélectionnée de son vivant. »

Au début des années cinquante, Rizzo est un séduisant photoreporter de vingt-cinq ans, le torse moulé dans un blazer croisé, un ceinturon à la boutonnière, des mocassins sur mesure, et qui roule en bolide décapotable. De Marilyn à la Callas en passant par Marlene Dietrich, il a consigné le feuilleton jet-set du xx^e siècle dans ses clichés stylés. Au même moment, la Grande Mademoiselle accuse une terrible perte de vitesse. Exilée en Suisse pendant la guerre, la légende en tailleur gansé revient rue Cambon mais sa collection du « retour » essuie un échec cuisant. L'empire Chanel est en déroute. Les clientes délaissent ses



Willy lui propose une rédemption en images. Le deal est simple : la couturière n'a qu'à ouvrir les portes de sa maison, travailler sur ses patrons, ne rien changer à ses habitudes, il s'occupe du reste. Coco, médusée, accepte et finit par ne plus faire attention à lui. Adopté, adoubé, l'elfe malin et discret shoote à l'Hasselblad ou au Rolleiflex, selon l'angle et le moment.

Bizarrement, le tandem fonctionne à merveille : la mondaine cinglante de soixante-dix printemps et le fêtard napolitain ont des affinités. Elle, habituellement si méfiante, si « vache », lui fait confiance et tombe le masque. Se montre en clown triste, fards triple couche, sourcils surlignés et nœud de velours noir cascadeant sur sa tête de fauvette. Son look ? Elle s'en contrefiche. Seuls comptent sa griffe, son nom, et son envie de chambouler la mode des années cinquante. Au fur et à mesure surgissent des instantanés d'une modernité inouïe. En noir et blanc, de trois quarts, de profil et même de dos, Coco s'active, agenouillée ou debout, un mètre ruban autour du cou, ciseaux en main, et cigarette aux lèvres. Infatigable, elle coupe, rectifie, épingle,



tasse un taffetas, lisse une dentelle. Rizzo offre le spectacle d'une Chanel physique, manuelle, en mouvement : un concept inédit. Autour d'elle, vêtues de blouses blanches, les petites mains, la première d'atelier et les modèles – de ravissantes jeunes femmes du monde à particule – obéissent à ses injonctions drastiques. Rizzo, aux aguets, scénarise l'atmosphère, les nuits blanches, les rictus inquiets et même le gigantesque désordre qui règne rue Cambon. C'est ce qui frappe Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera, quand il contemple ces clichés : « Jamais on ne verrait cela aujourd'hui dans un studio de création où tout est aussi aseptisé que dans un laboratoire, précise-t-il. Mais ce que disent les photos de Willy, c'est l'envers du décor, le foutoir indispensable à l'élaboration d'une collection. »

RIZZO OFFRE LE SPECTACLE D'UNE CHANEL PHYSIQUE, MANUELLE, EN MOUVEMENT



SERVICE DE PRESSE



A gauche : Coco en action, ajustant une robe, clope au bec, toujours. Ci-dessus : vue d'ensemble de l'atelier avec les plus belles jeunes filles de Paris. Au sol, pensive, la directrice, mademoiselle Lucia. Ci-contre : heureux Willy Rizzo, unique jeune homme admis dans le gynécée de Chanel, entouré des mannequins maison !

Foutoir, le mot est faible. L'espace fourmille de cartons éventrés contenant, pêle-mêle, souliers et ceintures camélias, de chutes de tissu qui jonchent le sol. Ça et là, des pivoines, des violettes éparpillées, un ou deux mégots de Coco, des bobines aux fils de soie en déroute. Il n'y a aucun étalage dans ce roman-photo de la mode, seulement de la nervosité et de l'urgence, de l'effervescence et du stress. On sent bien que la patronne est sous pression, parce que la collection doit être livrée à temps. « On perçoit parfaitement son état d'esprit, poursuit Olivier Saillard. Elle est dérangée de l'intérieur, obsessionnelle, pugnace. On devine une rage, une volonté de refaire surface. Coco est en guerre, seule contre tous, contre tous les hommes de ce milieu féroce, Jacques Fath, Balenciaga, Dior et Givenchy. Et d'ailleurs, autour d'elle, il n'y a que des femmes ! »

Brunes ou blondes, ces lianes chanélistes appartiennent toutes à la haute société, celle qui roule en Rolls et dîne chez *Maxim's*. Elles s'appellent Mimi d'Arcangues, Odile de Croÿ, Paule de Mérindol, Marie-Hélène Arnaud, Yvonne Montlaur ou Suzy Parker. Elles forment un cénacle, un club ultrafermé que l'on surnommait à Paris « la cabine Chanel ». Cerise sur le spencer : Willy a même épousé l'une de ces merveilleuses. Avec la douce Paule Rizzo, tous ces jeunes gens contribuent activement à la reconquête de Coco. Elle suit à la lettre les conseils du

photographe en engageant ses copines raffinées. Et, en 1959, victoire !, tout le monde capitule. La collection « Cabine de mannequins-femmes du monde » emballa la capitale et ratatina la presse ! Epaulée par Willy, son sémillant petit lieutenant, Coco a regagné son titre d'arbitre des élégances. Celle qui confia à Paul Morand : « rien ne me repose comme de travailler et rien ne m'épuise plus que l'oisiveté. Plus je travaille et plus j'ai envie de travailler » venait de tomber le masque. Et ce naturel rugueux capté par l'œil de Rizzo suscita enthousiasme et respect. Après cela – merci, Willy –, Gabrielle Chanel régna, impériale et sans rivale, sur le monde de la mode. ♦

ELIZABETH GOUSLAN

* Chanel par Willy Rizzo, éditions Minerve.

** Exposition jusqu'au 28 novembre à la galerie Willy Rizzo, 12, rue de Vermeuil, à Paris.